

La langue perdue dans le « bas-fond des gencives »

Alain FLsette, *Plus personne n'a l'intention de dormir*,
Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 90 p., 12,95 \$.

Pierre Ouellet, *Consolations*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996,
96 p., 15 \$.

Michel Lemaire, *L'espace où tournent les êtres*,
Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 80 p., 12 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1996). Compte rendu de [La langue perdue dans le « bas-fond des gencives » / Alain FLsette, *Plus personne n'a l'intention de dormir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 90 p., 12,95 \$. / Pierre Ouellet, *Consolations*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 96 p., 15 \$. / Michel Lemaire, *L'espace où tournent les êtres*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 80 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 40–41.

Alain Fiset, *Plus personne n'a l'intention de dormir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 90 p., 12,95 \$.

Pierre Ouellet, *Consolations*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 96 p., 15 \$.

Michel Lemaire, *L'espace où tournent les êtres*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 80 p., 12 \$.

La langue perdue dans le « bas-fond des gencives »

Entre trivialités, Sénèque et le gin tonic.

POÉSIE

Hugues Corriveau

VOUS VOUS RAPPELEZ ?, j'avais frémi devant un certain « dentier de l'amour », me voici obligé de pénétrer le « bas-fond des gencives » dès le premier vers d'Alain Fiset. En plus, l'auteur se fait photographe avec un doigt dans l'œil, comme s'il y avait là un message au lecteur. Quoi qu'il en soit, la poésie ici a comme référent Jean-Marc Parent, son humour, son raffinement. C'est tout dire. L'auteur vient de Cul Q, et ça ne devrait pas tout dire. Mais *Plus personne n'a l'intention de dormir* tient du post-ado-mal-dans-sa-peau. Une petite provocation par-ci, une autre par-là, et le n'importe quoi à l'avenant. Il faut croire que ça ne se soigne pas quand l'auteur avoue : « Je bois à tes veines avec des pailles en stainless / & crache des globules blancs dans le cendrier » (p. 9). Pauvre de lui ! « Nos lèvres écumant comme des fiers-à-bras » (p. 11, toujours cette première page du recueil, je m'y suis fourvoyé), « Nos bouches sont des gratte-ciel » ! Ça crache de haut, ça, y'a pas à dire. C'est presque un « Kama Sutra » lingual ; en tout cas, on se tord la « gueule » pour y parvenir. Trêve ! « Aux prises avec des rituels si apaches de sentiments / qu'ils domestiquent l'envie d'être vivant / & certifient véritable / le plaisir [...] » (p. 13), je me suis senti troublé par ces petites violences domestiques et corporelles, j'y ai trouvé une telle indigence que, parfois, j'ai bâillé. J'ai cherché une manière de juger « ça », et puis j'ai cru comprendre qu'il me fallait trouver « le pourcentage de tendresse contenu dans un cendrier / multiplié par / l'innocence perdue lors d'attentats à la pudeur » (p. 16) pour parvenir à circonscrire la charge d'émotion cachée dans ce recueil. L'auteur aime-t-il quelqu'un (?), il lui confie : « Je veux être la viande autour de tes os / quand tes racines se prennent dans le vent / & qu'éclatent les biberons de salive » (p. 22). En dehors d'une fixation sur la bouche, nous retraçons ici l'élégant aveu du désir courtois. Mais encore, me dis-je, un peu gêné de ne pas vibrer à ces tragédies, honteux, craignant même (sait-on ?) de devenir lentement réactionnaire, y a-t-il là quelque chose qui m'échapperait ? Quoi, la poésie et l'humour surréaliste ne feraient pas bon ménage ? Nous n'aurions pas lu Malcolm de Chazal ! Alors, avec un sens du devoir que seul l'acharnement critique va guider, je continue ma lecture *jusque-z-au-bout* ! L'auteur a lu assidûment Josée Yvon et Denis Vanier, a sans doute aimé *Gaz Moutarde*, a un coup de jeune, et reprend la plume qu'il trempe à la sueur immortelle d'une audace surannée, « les morceaux de bravoure bloquent les artères / [...] & le pas des mots retourne vers l'enclos des sens / pour se buter aux tiges des nouvelles cellules » (p. 49).

Je me suis tout de même un peu « avancé » dans ces textes qui me

sont restés étrangers dans leurs petites audaces éculées. Je me suis rendu au texte la bouche pleine de mots hirsutes et d'images folles, mais je suis resté à l'extérieur de ce recueil qui ne me semble pas non plus ouvrir quelque voix, ranimer la torpeur, enrichir le sens, ni les « brûlures de rêves », ni « la douleur dans la beauté ». Hélas !, l'avouerai-je, j'ai encore l'intention de dormir.

Consolation

On le sait, Pierre Ouellet est d'une autre trempe, s'inspire de lieux radicalement différents et a une vision assez haute de la poésie. Il passe par Sénèque, et écrit de façon parfaitement raffinée, tellement que le style de ses poèmes en arrive presque à faire barrière, qu'un certain maniérisme dans l'utilisation, par exemple, du tiret ou de la coupe arbitraire, fait ombrage à un autre travail plus essentiel qu'il effectue au niveau de la strophe. Dommage, parce que cette poésie très exigeante n'aurait pas besoin de ces artifices, du moins c'est l'impression que j'ai en regardant le travail très soigné du poète. Sa recherche sur le sens de la strophe me semble en elle-même une voix intéressante, à tel point qu'il faudrait sans doute à son propos parler de poèmes en « strophes libres » plutôt qu'en vers libres plus conventionnels. Le poétique chez Ouellet tient de la hachure, d'une hésitation forte qui rupture constamment le sens donné. C'est une poésie qu'il faut lire vite pour parvenir à reformer la phrase qui alors se redonne dans sa relative simplicité. Il faut lier les petits blocs, courir retrouver l'harmonie mise en péril : « devant : l'ombre // profonde / qu'une pauvre/lueur fouit // y cherchant quoi ?/rien qu'une tombe :/cet espace de vie // encore à vivre // où mettre le pied, à chaque /mouvement de l'âme /dans le fond des membres, roués d'heures » (p. 30)

Mais ce travail formel crée aussi sa contrepartie qui est une certaine sécheresse, une très vive abstraction de laquelle s'échappe toute émotion. Cérébrale, cette poésie pose la question du sens en dehors des vibrations spectaculaires de l'âme ou des sentiments. La pièce joue le mot, déforme le souffle et la phrase, parvient à une géométrie près de Mondrian, dans une juxtaposition du semblable et du même, jusqu'au point où l'on ne sait plus trop bien ce que tout cela dit, où cela mène. Sa forme attire l'admiration, qui pose, au sens le plus pictural, pour la galerie, avec élégance, dans une minceur anémique, presque à la limite de l'anorexie. C'est glacial : « mémoire / à bout de souffle : // bâillon



Alain Fiset



Pierre Ouellet



que noue/au cœur / le silence où tu // retombes avec la nuit/sur le jour // — tu ne parles / qu'à ceux qui lisent / sur tes lèvres // le signe / jamais donné / d'anciens baisers que l'on t'enlève // — pensées volées » (p. 88)

Mais entendons-nous, cette glace ne m'effraie pas, parce que, là, une intelligence des mots s'impose, une compréhension extrême du travail sur le vers et sur la strophe donne une qualité parfaitement *classique* à cette production. On n'est pas loin de l'exigence de l'alexandrin quand on sait si bien couper court au mot, à la trop grande et légère frivolité du sens.

Encore l'espace

Voici *L'espace où tournent les êtres*, voici sans doute un des livres les plus laids, matériellement parlant, qu'aient publié depuis longtemps les Éditions du Noroît. Lire Lemaire après Ouellet, c'est comme entrer dans le paradoxe même de la poésie puisque ici le narratif repousse le poétique qu'il faut traquer jusque dans sa presque inexistence. Voilà le hic ! Y a-t-il encore là poésie ? Voyons un peu :

La lune était de trois quarts, et son visage anguleux, l'intensité de son regard, noyés dans l'ombre de sa chevelure, m'ont pénétré d'une douceur surprenante. Une rencontre de bar, sa vivacité factice sans doute due à l'alcool ; mais le contact de sa main sur mon bras, la proximité de son visage : on ne s'entend pas, la musique émiette nos banalités. (« Conjonction », p. 33)

J'avoue avoir un tantinet de difficulté avec ça. C'est assez cul-cul, avouons-le, ce n'est pas même intéressant, ça a été dit des millions de fois, et des millions de fois décrits... et puis, ça se veut de la poésie. Est-ce à moi à en expliquer les arcanes ? Essayons le texte suivant :

Dit-elle : je vais te montrer. Sur une table de bar, sur une piste de danse, une poupée danse et tourne sous les regards borborygmes au ventilateur. Quel fut l'objet ? Qui fut la cible ? Une gifle sur un trottoir, une poupée qui danse au bord d'un lit. Des confettis dans un gin tonic. On parle de guerre quand deux petits amoureux se disputent. (« Gin tonic », p. 34)

J'ai l'impression d'avoir déjà lu ce genre de texte quelque part, au début des années quatre-vingt, d'avoir alors aimé cela... et puis voilà, aujourd'hui, plus rien, du vent, de l'espace perdu et du texte et encore du texte. Le recueil commence par des appels à des astéroïdes noyés dans un anthropomorphisme incongru : « Les visages des astéroïdes ont l'innocence de celui d'une enfant du Cachemire au regard étonné. » Le recueil se poursuit jusqu'au « Ciel » et à la « Fusée » (modernité oblige !), et se termine sur une bien triste constatation : « La prétention de croire qu'il nous arrive des choses. Observez votre poisson rouge, la spirale de la Voie lactée ou la dispute d'amibes dans un étang perdu : rien n'arrive. [...] Le bavardage va bientôt cesser. » (p. 73) Le mien aussi alors. Je reste très perplexe devant ces textes qui semblent fuir la raison même de leur écriture, je préfère penser à d'autres étoiles qu'un Petit Prince habite avec plus de ferveur.



Lire

Pour faire durer l'instant

Pierre Yergeau
L'écrivain public
roman
256 pages, 24,95\$



Hugues Corriveau
Attention, tu dors debout
nouvelles
112 pages, 14,95\$



Danielle Dussault
Ça n'a jamais été toi
nouvelles
128 pages, 14,95\$



À paraître:

Gilles Pellerin
Nous aurions un petit genre
essai

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS